

Souvent, dans le silence de ses méditations, l'historien se demandait à lui-même s'il écrivait sur un berceau ou sur une tombe. Ce doute qui planait dans son esprit et qui se trahit sous sa plume, répand sur son histoire une teinte de mélancolie touchante qui en relève l'intérêt. La pensée du lecteur se reporte avec celle de l'historien sur l'avenir, et vacille, comme la sienne, entre le doute et l'espérance.

Si nous en étions encore au temps des parallèles, ce serait ici le lieu d'établir en quoi nos deux historiens, Garneau et Ferland, se ressemblent, en quoi ils diffèrent, sans toutefois faire du parallèle un prétexte à antithèse.

Il y a deux écoles, ou si l'on veut, deux races d'historiens : ceux qui effacent et ceux qui accusent leur personnalité ; ceux qui se désintéressent du présent et qui se contentent de narrer et d'expliquer les événements, et ceux qui, en étudiant le passé, n'oublient pas le présent, qui embrassent une doctrine ou une cause, la font ressortir des faits et en poursuivent le développement.

Je ne dissimule pas ma préférence pour cette dernière école. C'est, au reste, la grande manière, celle dont Bossuet est un maître immortel.

Garneau appartient à cette race d'historiens ; l'abbé Ferland relève plutôt de la première.

Chacun d'ailleurs s'est placé à un point de vue différent. Garneau s'adressait au public européen, pour le moins autant qu'à ses nationaux. C'était une conséquence de sa thèse qui peut se formuler ainsi : Défense des Canadiens devant l'Angleterre.

L'abbé Ferland, caractère timide à force d'être modeste, n'ambitionnait guère d'autre auditoire que le nôtre. Plus complet que Garneau, surtout pour les origines de notre histoire, qu'il a mieux comprises, il n'a pas été surpassé comme narrateur facile et consciencieux. L'un a plus les qualités de l'annaliste ; l'autre celles de l'historien. Enlevé prématurément comme Garneau, l'abbé Ferland n'a pas eu, comme son émule, la bonne fortune de mettre le couronnement à son œuvre. Interrompue brusquement à l'époque de la conquête, elle ne donne pas la mesure de son talent. Il n'a eu le temps de mettre la dernière main qu'au premier volume de son *Cours d'Histoire* ; c'est la meilleure page qui ait été écrite sur nos origines historiques.

Si on n'avait pas tant abusé de la comparaison sous prétexte de mieux faire comprendre son sujet, j'en hasarderais une qui me semble représenter assez bien le caractère distinctif de nos deux historiens, et que jè prendrais sur le théâtre même de leurs travaux.

Ceux qui sont familiers avec le paysage de Québec, connaissent le délicieux parcours de la rivière Saint-Charles, aussi bien que les bords autrement accidentés de la rivière Montmorency. La première qui serpente paisiblement à travers des vallons qu'elle embellit et fertilise et qui se jette sans bruit dans le fleuve, rappelle le talent facile, calme et modeste de l'abbé Ferland ; tandis que la course ardente, l'air de sauvagerie du Montmorency qui se décharge en écume, fait songer à la manière plus âpre, plus mouvementée de l'historien Garneau. L'un et l'autre sont des sources de science et de patriotisme dignes de la réputation qui leur a été faite.

IV.

Lorsque Dante entreprit son immortel voyage à travers les mondes de l'autre vie, il sentit d'abord son courage fléchir, et il n'osa s'aventurer seul ni dans cette nuit ni dans